

Bretagne. L'invasion des chenilles processionnaires

GWENDOLINE KERVELLA

Publié le 26 mars 2019 à 19h46

Modifié le 27 mars 2019 à 09h03



Les nids des chenilles processionnaires ressemblent à des boules de coton fixées bien souvent aux extrémités des arbres.

La chenille processionnaire du pin gagne du terrain, notamment en Bretagne, où elle a trouvé paysage et climat favorables.

C'est le début du printemps, et c'est le moment que choisissent généralement les chenilles processionnaires du pin pour quitter leurs nids soyeux dans les branches d'arbres pour rejoindre, à la queue leu leu, la terre ferme. Elles vont s'enterrer et entamer leur métamorphose. Les chrysalides se changeront cet été en papillons de nuit, qui ne vivront que le temps de se reproduire, et éventuellement, de rechercher un nouvel arbre à coloniser.

Une belle histoire naturelle ? Pas vraiment. Et ce n'est pas parce que les chenilles dévorent les aiguilles des pins, qui ne s'en portent pas forcément plus mal, même si l'infestation peut affaiblir les arbres. Mais surtout parce qu'elles ont de petits « poils » urticants qui peuvent être très gênants pour la santé des humains, mais aussi celle des animaux domestiques, et qu'elles ont un tempérament conquérant qui rend leur développement incontrôlable.

À LIRE SUR LE SUJET

Chenilles processionnaires. Des risques pour la santé des humains et des animaux

Une avancée liée au réchauffement climatique

Dans le sud de la Bretagne, on s'est habitué il y a déjà longtemps à observer leurs nids de soie blanche pulluler sur les résineux. Mais ils ont aussi fait leur apparition, il y a quelques années, sur les côtes de la Manche, et continuent, année après année, à conquérir le littoral breton. Jérôme Rousselet, chercheur à l'Inra ([Institut national de recherche agronomique](#)) et spécialiste de la processionnaire du pin, retrace sa progression de cette espèce.



Le nid des chenilles processionnaires est caractéristique. (MW/Pixabay)

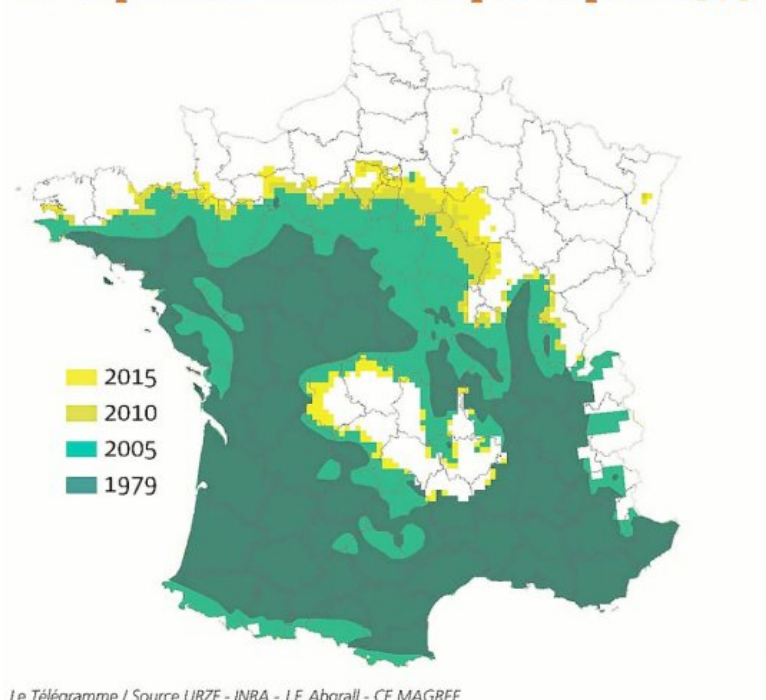
Initialement, l'aire de répartition de la processionnaire du pin recouvrait celle des pins : la zone méditerranéenne et un fin cordon sur la côte atlantique. Dès le XVIII^e siècle, et jusqu'au XX^e siècle, « on a planté du pin partout en France » : des forêts entières, mais aussi des arbres d'ornement, dans les parcs, jardins, etc. « Le pin s'est d'ailleurs largement naturalisé » dans ces nouveaux espaces, en quelques siècles. La processionnaire a suivi... Mais pas partout. On en trouve trace dès le XIX^e en Loire-Atlantique. Mais jusqu'à la fin des années 1980, sa présence se cantonne à une grosse moitié sud de la France, avec une limite qui joue le yo-yo selon la météo, plus ou moins haut selon les années, mais qui ne remonte pas plus loin que le Morbihan et Orléans.

« À partir des années 1990, on a observé une expansion vers le nord, qui ne s'est plus arrêtée, explique Jérôme Rousselet. Et on a montré que cette progression était directement liée au changement climatique ». Explications : la chenille processionnaire du pin a besoin d'une certaine température pour s'alimenter. Avec le réchauffement climatique, le nombre de jours où elle peut se nourrir a augmenté. « Dans la région Centre, avec une augmentation de 1 °C de la moyenne des températures minimales d'octobre à mars, cela représente 20 à 30 jours d'alimentation en plus par an ». C'est ainsi qu'elle a conquis la Beauce, a franchi les portes de la Normandie, s'attaque à la Champagne...

Une petite bête qui aime le soleil et la douceur...

« C'est une bête qui aime le soleil », explique Jérôme Rousselet, qui ajoute qu'elle craint le froid, mais aussi les trop fortes chaleurs : « Elle aime quand il fait doux en hiver et doux en été ». On devine alors quelle est sa zone de prédilection. « Son paradis, c'est le littoral breton. Elle y est même mieux que dans les régions d'où elle est originaire », remarque Jérôme Rousselet. Jusqu'à il y a quelques années, le centre de la Bretagne avait fait « tampon » au développement de la processionnaire des côtes Morbihannaise vers le nord : plus froid, plus humide, avec moins d'« hôtes favorables » (les pins). La chenille l'a désormais contourné : elle remonte désormais jusqu'à la presqu'île de Crozon d'un côté, et dans la baie de Saint-Brieuc de l'autre.

Évolution de la présence de la processionnaire du pin depuis 1979



(Le Télégramme)

Au-delà de l'expansion de son territoire, le changement climatique a eu également pour effet de changer le cycle biologique de la chenille processionnaire du pin, notamment en Bretagne. Les processions, qui se déroulaient normalement en fin d'hiver, de mars à avril,

peuvent avoir désormais lieu d'octobre à juin. Or, c'est dans cette phase de son développement que les insectes présentent le plus grand risque sanitaire...

Il existe des méthodes efficaces pour lutter contre l'infestation, explique Jérôme Rousselet, qui cite l'exemple de l'est du littoral costarmoricain, qui s'est retrouvé débordé par le problème il y a quelques années et connaît aujourd'hui une amélioration. Cela demande « de gros efforts à maintenir dans la durée ». « C'est compliqué, mais c'est faisable ». Cela nécessite d'une part de « combiner plusieurs actions, à plusieurs étapes du développement de l'insecte » : échenillage, abris à mésanges, éco-pièges, phéromones et en dernier recours Btk, un insecticide naturel, mais pas forcément sans effet sur l'environnement, ou carrément l'abattage.

Une lutte collective

L'autre levier pour enrayer l'épidémie n'est pas très facile à entendre, concède Jérôme Rousselet. Il s'agit de « gérer le paysage », en évitant désormais de planter des pins (surtout les pins de Monterey, les pins noirs, et dans une moindre mesure, les pins maritimes), et en favorisant les forêts mixtes. Une autre façon de mener la lutte, c'est d'informer sur les risques : « Dans les zones méditerranéennes, qui sont habituées à la présence de la processionnaire, il y a moins d'accidents : les gens prennent des précautions ».

En tout cas, inutile de mener la bataille seul dans son coin : les actions doivent être menées collectivement, à l'échelle d'un territoire, sans quoi « l'efficacité sera nulle ».

Malgré tout, imaginer éradiquer la processionnaire du pin et stopper sa progression territoriale est « illusoire », estime Jérôme Rousselet. « Elle va moins vite que le réchauffement climatique, mais avance de 5 à 6 km par an en moyenne ». Le chercheur de l'Inra s'émerveille toujours, après 20 ans de recherche sur cette espèce, de ses capacités d'adaptation. « On la combat, mais on finit par l'admirer ».

Retrouvez plus d'articles

Chenilles processionnaires du pin

Processionnaire du pin

Chenille